

Stéphane Varennes

**LE
VOLEUR
DE RÊVES**

Stéphane Varennes

Le Voleur de rêves

© Stéphane Varennes, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9323-2

Image : istockphoto.com/dejankrsmanovic

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à tous les grands rêveurs du monde.

Chapitre I – Édouard Dupré

« Il n'est de rêves sans réalité, il n'est de réalité sans rêves. »

S.V

Édouard Dupré fit un signe distinctif de la main à l'attention de son écran mural géant. Il ferma le poing puis ouvrit sa paume en grand, accédant ainsi au menu domotique.

Il tamisa les lumières, démarra son lave-vaisselle, bien que celui-ci fût quasiment vide et s'assura que sa porte d'entrée était bien verrouillée. Le tout en quelques commandes effectuées à distance sur le menu qui venait d'apparaître sur son écran. Les surfaces étaient devenues tellement intelligentes qu'elles opéraient désormais à distance. Sa télécommande posée sagement sur la petite table basse semblait désuète, comme un vestige du passé.

Un peu comme sa vie d'ailleurs.

Il programma ensuite l'heure de son réveil et puis décida de se commander quelques rêves. Il avait très mal dormi la nuit précédente et avait traîné lamentablement sa carcasse toute la journée au bureau. Une nuit peuplée de cauchemars ou pire encore de doux rêves tandis qu'il était encore avec Alice pour se réveiller et s'apercevoir qu'il était seul, qu'elle était partie. Constat qui le plongeait dans des abîmes de désespoir, de solitude. Cette nuit, il voulait bien rêver et donner à son corps et à son esprit le repos qu'ils méritaient. Et dire qu'il avait été un fervent défenseur des droits à l'intimité des rêves. Il s'était d'ailleurs, et à maintes reprises, opposé farouchement aux requêtes d'Alice qui souhaitait acheter une Box Onirique. C'était certainement parce qu'il n'avait pas su évoluer avec son temps qu'elle avait claqué la porte un soir d'automne. Il se sentait dépassé, vieillot, caduc, un peu à l'image de ses tempes grisonnantes, et de son début de calvitie.

Après de nombreuses nuits sans son sommeil et sous la pression d'un de ses collègues, il avait fini par céder et avait investi dans cette boîte à rêves. Un achat qu'il ne regrettait pas, cette technologie était tout simplement extraordinaire et pour lui, salvatrice.

Il sélectionna d'abord un rêve d'action, une enquête musclée sur fond d'espionnage, ce qui le fit légèrement sourire. En tant qu'adjoint au ministre de l'Intérieur et certainement le prochain à obtenir ce siège de prestige au sein du gouvernement français, choisir un rêve d'espionnage lui paraissait aussi

hypocrite que paradoxal, bref ça l’amusait. Puis il se sélectionna un songe romantique, une histoire d’amour à l’eau de rose comme il en existe des milliers, mais qui avait l’avantage de ne pas aller chercher bien loin et de détendre l’esprit et les sentiments. Enfin, comme il le faisait régulièrement depuis le départ d’Alice, il se commanda un rêve érotique. Celui-ci à venir au petit matin afin de rendre son réveil plus agréable. Il régla ensuite l’intensité de l’immersion onirique (I.O) avec un 5 pour le rêve d’espionnage, un 3 pour le rêve romantique et un 7 (degré d’immersion maximale) pour le rêve érotique. Il programma aussi l’heure de ses I.O et après une dernière vérification, valida sa commande et paya directement en ligne. Son empreinte cérébrale était déjà enregistrée, mais un système de double vérification lui envoyait un code à huit lettres et à huit chiffres afin de valider son achat et le téléchargement de ses I.O. Quelques secondes plus tard, une petite pastille de couleur rouge apparut sur le côté de la box. Édouard Dupré s’en empara, le sourire aux lèvres, et se la colla sur le front.

Cette pastille autocollante et à usage unique contenait sa programmation ainsi que les codes d’entrée compatibles à ses ondes cérébrales.

L’empreinte cérébrale, tout comme les empreintes digitales, était propre à chaque individu et sans les codes d’accès contenus dans la pastille, la boîte à rêves était tout simplement incapable de communiquer avec le cerveau de l’utilisateur.

Satisfait, il alla dans la cuisine et se servit un grand verre de lait qu’il but d’un trait. Puis, il enfila son pyjama et alla se mettre au lit, son premier rêve était programmé pour dans une demi-heure à peine, il ne fallait pas rater la séance.

Bercé par l’eau brûlante qui lui coulait sur le visage, Édouard se délectait de ces quelques instants de calme et de bien-être qu’était sa douche matinale. Quelques lambeaux de rêves toujours accrochés à la réalité naissante d’un jour nouveau refusaient de quitter son esprit à moitié endormi.

Sa programmation I.O s’était déroulée à merveille et non seulement il se sentait reposé intellectuellement, mais aussi fort détendu. Le rêve érotique avait une fois de plus fait son effet et il s’était réveillé avec le bas de son pyjama tout humide. Il s’attarda encore quelques minutes sous le flot bouillant puis alla se préparer un café tout en écoutant les infos à la TV. Il confirma sa commande quotidienne d’un autocab et après s’être revêtu de son plus beau costume, il s’empara de son attaché-case et descendit les marches en sifflotant. Décidément, cela faisait bien longtemps qu’il ne s’était pas senti aussi léger. Vraiment, cette

box onirique était l'invention du siècle.

L'autocab l'attendait déjà au pied de son immeuble, comme chaque matin, et il s'engouffra dans le véhicule sans hésitation. La voix suave de l'autocab le salua et demanda à confirmer sa destination. Puis cette même voix lui demanda poliment s'il souhaitait passer par la place des Ternes ou bien par l'avenue Gambetta. Une question sur l'itinéraire à emprunter qu'Édouard entendait tous les matins. Cela devait sans doute faire partie d'un protocole mis en place par la société des autocabs.

Il répondit machinalement qu'il préférait l'itinéraire via la place des Ternes, cependant cette question anodine déclencha un étrange malaise chez Édouard Dupré. Il se raidit quelque peu et, après quelques secondes de flottement, se pencha pour récupérer d'un geste mécanique un attaché-case, identique au sien, glissé sous le siège passager. Il observa la mallette qu'il posa sur ses genoux et glissa la sienne en retour sous le siège. Il resta ainsi quelques instants, les yeux dans le vague, les mains posées sur son cartable, comme un enfant attendant sur le banc du préau de l'école avant de rentrer en classe. La voix de l'autocab le sortit de sa torpeur et lui rappelant que l'autocab ne pourrait démarrer qu'une fois qu'il aurait attaché sa ceinture de sécurité.

« *Quel étourdi* », songea-t-il tout en bouclant sa ceinture, puis de rapidement s'abîmer dans la contemplation des passants pressés sur les trottoirs parisiens.

Arrivé au ministère, il passa les deux sas de sécurité en saluant les gardes qu'il rencontrait tous les matins, avant de rejoindre son bureau. Chiara, sa secrétaire, lui avait déjà préparé son café, et le salua d'une mine enjouée. Il aimait bien Chiara. Elle était toujours gentille, attentionnée à son égard. Bien sûr, il se doutait qu'elle était uniquement motivée par son ascension professionnelle, mais il aimait à penser que, peut-être, des sentiments plus intimes se cachaient sous ses airs affables. D'ailleurs, dans son rêve érotique, le personnage principal lui ressemblait singulièrement.

C'était bien là tout le génie de l'Immersion Onirique ; des implants suggestifs (appelés Entrées Subliminales. E.S) placés au bon endroit et au bon moment, déclenchaient la séquence de rêves, mais le rêveur brodait et créait lui-même l'univers de ses songes, dans un environnement qui lui était propre, particulier. En d'autres termes, un scénario lui était suggéré et le rêveur se transformait alors en metteur en scène, directeur de casting, cameraman, acteur et enfin spectateur. En clair, un même songe commandé serait vécu de façon tout à fait différente en fonction de la personnalité du rêveur.

Perdu dans ses pensées, il entendit à peine Chiara frapper à sa porte et entrer

dans son bureau. Armée de sa sempiternelle tablette agenda, elle lui résuma sa journée et les différents rendez-vous auxquels il s'était déjà engagé.

À la mention du rendez-vous avec M. François Montignon à 10h45, Édouard se raidit d'un coup dans son fauteuil, son visage déjà pâle prit une soudaine couleur de craie. Il remercia Chiara et la congédia d'une voix blanche sans même lui adresser un regard. Légèrement vexée par ce comportement insolite, elle s'en alla sans demander son reste.

L'adjoint du ministre de l'Intérieur se pencha alors pour récupérer sa mallette, dont il vida le contenu sur son bureau. Il accéda ainsi à un double fond, dissimulé par de fausses lanières de cuir. À l'intérieur se trouvait un pistolet de type Glock, ce qui ne sembla pas le surprendre. Il se saisit de l'arme et récupéra le chargeur pour l'insérer dans la crosse et arma ce pistolet ultra-sophistiqué. Une arme de professionnel. Il la maniait avec une dextérité inconnue de lui-même, ses gestes étaient clairs, précis, son esprit résolu. Il récupéra aussi une enveloppe qu'il glissa dans sa poche intérieure, puis se leva comme mû par un ressort et se dirigea vers sa porte. Il passa devant le bureau de Chiara d'une démarche mécanique, l'air lointain, l'arme en main, bien visible. Lorsqu'elle aperçut l'énorme pistolet, la secrétaire frémit d'effroi. Elle s'empara de son téléphone pour appeler la sécurité, mais déjà son patron entrait dans le bureau du ministre de l'Intérieur.

— Édouard ? s'étonna le ministre pour qui l'intrusion sans frapper dans ses bureaux était considérée comme une grave insulte. Puis il regarda cet homme, immobile face à lui et aperçut enfin l'arme qu'il tenait le long de sa jambe. Une fraction de seconde où le temps sembla se suspendre, s'arrêter, figea soudain la scène. Pourtant Édouard venait de tendre le bras dans sa direction, pointant une arme à feu sur lui. Il lui colla trois balles dans la poitrine, puis se rapprochant un peu plus, lui en tira une autre à bout portant, dans la tête qui explosa comme une pastèque, repeignant murs et rideaux. Calmement, il retira l'enveloppe de la poche intérieure de sa veste et la déposa sur le bureau de feu le ministre. Puis il se retourna et fixa bien directement la caméra d'angle. S'engouffra le canon de son arme dans la bouche et, tout en regardant la caméra, pressa la détente.

Chapitre II – Kempinsky

« *Je rêve, donc je suis.* »

S.V

— Bon qu'est-ce qu'on a Kempinsky ?

La tension artérielle du commissaire de la DGSI (Direction Générale de la Sécurité Intérieure) monta de deux crans. Il ravala sa salive puis se retourna pour faire face à son supérieur hiérarchique.

— Euh... on a déjà pas mal d'infos, M. le divisionnaire.

— Ben, j'espère bien ! le coupa sèchement le divisionnaire Courdon. On vient d'assassiner le premier flic de France, et le tueur n'est rien d'autre que le deuxième flic de France, son adjoint, Édouard Dupré qui, par ailleurs, s'est fait sauter le caisson. Alors vous avez plutôt intérêt à me trouver des explications, parce que je viens de me prendre une soufflante par notre cher Président. Voyez-vous d'habitude, c'était le ministre de l'Intérieur qui me passait les savons, mais vu ce qui reste de sa tête, il va avoir du mal à me passer un coup de fil !

Kempinsky déglutit difficilement, mais s'efforça de soutenir le regard glacial de Courdon. Il jouait sa place sur ce coup-là, et par la même occasion, aussi certainement celle de son divisionnaire. Ils en étaient tous les deux parfaitement conscients, mais Courdon n'avait jamais pu s'empêcher de le rabaisser dès qu'il en avait l'occasion et d'asseoir ainsi sa supériorité hiérarchique. En vérité, résuma le commissaire *in petto*, ils ne pouvaient pas se piffer. Décidant de rester professionnel, Kempinsky prit une voix autoritaire, redressa les épaules et s'adressa au divisionnaire.

— Édouard Dupré est arrivé à l'heure comme chaque matin à 9 h. À 9h09, alors que sa secrétaire lui faisait le résumé de sa journée, il l'a rapidement congédiée. D'après celle-ci, c'était la première fois qu'elle remarquait un tel comportement chez son patron. Nous interrogeons toujours cette brave femme, mais elle est bouleversée. À 9 h 10, Dupré sort de son bureau armé d'un pistolet qu'il ne cherche même pas à dissimuler. Il pénètre dans le bureau du ministre et sans dire un mot lui tire trois balles dans la poitrine, puis une autre à bout portant dans la tête. Il dépose ensuite un message sur le bureau du ministre et se tire une balle en pleine bouche, tout en regardant fixement la caméra.

— Oui, en clair vous n'avez rien ! Vous venez de me résumer ce que les caméras de vidéosurveillance vous ont montré, et dont j'avais déjà été briefé par

téléphone en venant jusqu'ici.

Kempinsky ne releva pas la pique et continua.

— L'arme du crime tout d'abord. Un Glock en résine avec des balles explosives en alliage composite. Du matériel de pro, très difficile à se procurer. Nous fouinons déjà du côté des rares revendeurs capables de fournir ce genre d'arme à feu. La mallette ensuite, en tout point identique à la sienne, mais munie d'un double fond, habilement dissimulé par une fine plaque d'un composite réfractaire au scanner. Là encore, du travail de pro qui a dû nécessiter pas mal de préparation. Nous avons retracé sa journée depuis le départ de son immeuble, rue de Courcelles. Grâce aux caméras embarquées, nous savons que l'échange de mallettes s'est effectué dans l'autocab. L'attaché-case contenant l'arme était dissimulé sous le siège passager. J'ai deux agents qui suivent cette piste pour déterminer à quel moment la mallette a fait son entrée dans l'autocab et, éventuellement, découvrir un visage. D'un autre côté, nous n'avons toujours pas récupéré la mallette de Dupré, l'autocab était en course sur Thoiry, nous l'avons réquisitionné, il devrait arriver dans nos bureaux très rapidement. Nous étudions avec Chiara, sa secrétaire, les éventuels documents qui pourraient avoir disparu de son bureau. Mais comme je vous l'ai dit, la pauvre femme est traumatisée, c'est elle qui a prévenu la sécurité et découvert les deux corps. Nous ne comprenons toujours pas ce qui a pu pousser Dupré à faire une chose pareille. Sa femme venait de le quitter il y a quelques mois et il montrait des signes évidents de déprime, mais de là à tuer le ministre de l'Intérieur et se foutre en l'air...

Le divisionnaire hocha lentement de la tête, signe chez lui d'assimilation d'information.

— Et la lettre ?

— Une demande de rançon. Une double demande en fait.

Le commissaire tenait un sachet plastique entre le pouce et l'index où se trouvait le message que Dupré avait déposé sur le bureau. Quelques taches de sang parsemaient l'enveloppe kraft.

— Ils réclament la libération de Rachid El Boukri ainsi que la remise d'une modique somme de dix millions d'euros.

— Ben voyons, ironisa le divisionnaire. Ou sinon ? Ils ne risquent pas de tuer le premier flic de France une seconde fois. Le commissaire marqua une légère pause, ne réussit pas à déglutir cette fois-ci, puis se lança, sans filet.

— Eh bien justement, M. le divisionnaire, si nous n'acceptons pas leurs demandes, vous êtes le prochain sur la liste. Ils doivent être au courant du fait que vous êtes un ami proche du Président, le seul ayant le pouvoir de libérer